

vint mettre un terme à leur cruelle agonie. On se garda bien de le faire ; on se serait privé de la partie la plus attrayante du spectacle. La vue du sang enivrait la foule, ces scènes de carnage, cette mort en masse avec ses émouvantes péripéties faisaient les délices du peuple romain.

Enfin quand le dernier des mourants eut rendu le dernier soupir, les cadavres furent enlevés et on fit disparaître avec soin toute trace de sang, car déjà un nouveau spectacle se préparait. A un signal donné une porte s'ouvrit et un jeune homme descendit dans l'enceinte fatale. Il était légèrement vêtu, il n'avait d'autre armure qu'un petit objet en argent qu'il portait souvent à ses lèvres. Les autres gladiateurs avaient été accueillis au milieu des plus bruyantes acclamations, celui-ci fut reçu par une bordée d'imprécations et d'injures. On l'appelait "impie, voleur, séditieux, sacrilège, homicide," en un mot, on disait qu'il était "CHRÉTIEN" appellation qui résumait tous les crimes et toutes les scélératesses. Oui, il était chrétien, sa noble contenance, son front calme et fier le démontraient assez et donnaient un démenti éclatant aux accusations passionnées dont il était l'objet. En effet, jamais on n'avait vu précédemment les criminels présenter sur le théâtre de leur supplice cette sérénité qu'ont toujours montrée les Chrétiens en face de leurs bourreaux, en présence des tourments les plus cruels. Les Romains admiraient ce prodige sans le comprendre ; imbus des préjugés les plus grossiers, ils attribuaient à l'orgueil ou à l'hypocrisie cette patience héroïque, cette fermeté inébranlable qui ne se sont jamais rencontrées chez leurs héros les plus fameux.

Après s'être agenouillé quelques instants, le jeune martyr se releva calme et digne, et se dirigea vers le centre de l'arène. Pendant ce temps on agaça, au moyen de pointes de fer et de brandons enflammés, une panthère qu'on avait privée de nourriture depuis trois jours. Puis quand la terrible bête, arrivée au paroxysme de la rage, se ruait sur les barreaux de sa prison, on lui en ouvrit la porte. En deux bonds elle atteignit le jeune homme, mais malgré sa longue diète et sa grande voracité, elle conserva les habitudes propres à la race féline. Elle semblait avoir compris la pensée de ceux qui la lançaient et voulut faire souffrir longtemps sa proie avant de la dévorer. Elle commença par jeter le martyr par terre et à le piétiner, puis elle s'éloigna, comme si elle eût voulu l'abandonner. Le pauvre patient, brisé par ce premier assaut, faisait des efforts pour se relever, lorsqu'elle fondit de nouveau sur lui ; avec la dextérité qui caractérise ces animaux, elle lui porta à la tête un coup de sa redoutable patte et le cloua au sol. Longtemps elle s'en servit comme d'une balle, tantôt le faisant rouler sur le sable, tantôt le lançant à de grandes distances. Enfin, le prenant entre ses dents meurtrières, elle le secoua vigoureusement. Cette fois elle avait déchiré sa victime qui répandait son sang par une foule de blessures. C'en était fait du généreux martyr ; en un instant il fut dévoré. Les spectateurs applaudissaient avec enthousiasme. Ces insensés au paroxysme de la démence sanguinaire, décernaient ainsi des louanges à une bête féroce ! Peut-être l'était-elle moins qu'eux ;

elle du moins n'avait dévoré sa proie que pour satisfaire sa faim, eux la lui avaient livrée pour satisfaire les instincts les plus dégradés !

De telles monstruosités se continuèrent jusqu'au soir, les cadavres entassés dans un coin de l'immense édifice n'attendaient plus que le moment d'être jetés aux flammes ou traînés aux gémonies. La plume se refuse à décrire ces abominations ; les Romains les considéraient comme d'agréables divertissements et donnaient le nom de "grand, d'auguste, de père de la patrie, de dieu" à l'infâme Néron, ordonnateur de semblables spectacles !

Voilà où le paganisme a conduit ce peuple vainqueur de l'univers ! Voilà ce que c'est que la grandeur romaine tant vantée ! Voilà cette civilisation que l'impiété contemporaine voudrait substituer au christianisme !

NAPOLÉON PRÉVILLE.—(Versification.)

QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE

Suite.

Ces *sierras* taillées à grands traits et menaçant le ciel, ces parois de granit perpendiculaires auraient quelque chose de lugubre, n'était la ravissante chute d'eau qui nous fait face et que les rayons du soleil émaillent de mille couleurs.

Tous les volumineux rocs environnants portent des noms topographiques. C'est ici *El Capitan*, farouche colosse qui commande la passe ; ce sont plus loin les *Clochers de la Cathédrale*, ce sont encore des *Dômes* immenses, aux fronts chauves et luisants. Tout au sommet de quelques-unes de ces crêtes inaccessibles, nous pouvons distinguer des sapins, sans doute de fort belle taille et qui nous font l'effet de jouets d'enfants.

Mais déjà nous descendons par un chemin en lacets coupé dans le flanc de la montagne ; les pointes de rocher s'éloignent de nos yeux et l'abîme s'égaie de teintes riantes. L'étroit chemin suit une pente rapide sur les quartiers de granit que la poudre a fait sauter. Dans les tournants, gare aux rencontres ! si notre *team* allait se trouver en face d'un autre, on trouverait difficilement à se garer.

Quelques chênes d'une espèce particulière semblent avoir été placés là pour arrêter l'imprudent qui voudrait s'élancer trop vite. Des touffes de laurier et des bouquets de fougères apparaissent de toutes parts et corrigent ce que l'ensemble du paysage pourrait avoir de froid et de monotone.

A travers le rideau des arbres on entrevoit la *Merced* serpentant avec nonchalance au fond de la vallée, et l'on s'accoutume peu à peu à descendre dans ce bas-fond mystérieux.

Cette gorge, d'apparence si étroite et si sombre, a en moyenne un mille de large, tous les conifères propres à